

RAPPORT SUR MES RECHERCHES A MADAGASCAR

J'ai entrepris mon premier voyage de recherches à Madagascar de mars à octobre 1961. — Il était financé par la CIBA, grand laboratoire pharmaceutique des U.S.A., et organisé par Madame le Dr. Margaret Mead, du Musée National de New York —. Le Comité International pour les recherches urgentes en Anthropologie et Ethnologie de l'U.N.E.S.C.O. subventionnait également mes recherches.

En collaboration avec les guérisseurs du pays (ombiasa) j'ai collectionné dans les secteurs d'Ampanihy, Tuléar, Ankilimadinia, Ankazoabo (Province de Tuléar) et Fianarantsoa 65 kg de plantes médicinales desséchées. J'ai pu ainsi faire la connaissance de treize guérisseurs réputés des tribus mahafaly, antandroy, vezo, masikoro, bara, betsileo et betsimisarakaka, et étudier leurs méthodes de traitement, leur apprentissage et leur organisation professionnelle. On m'a dit également l'origine des plantes médicinales utilisées et échangées. Grâce à ces recherches et à mes connaissances en médecine, j'ai toujours pu avoir rapidement des relations amicales avec la population et particulièrement avec les femmes. Ma thèse, que j'ai soutenue en 1958 devant l'Université de Vienne (Autriche) et qui était consacrée à des études ethno-médicales à Madagascar, ne m'avait donné que des connaissances théoriques. En 1961 j'ai pu étudier sur place les mœurs et coutumes des tribus visitées.

En juillet 1961, j'ai été présentée à Monsieur Rakotomisy, préfet à Fianarantsoa, qui s'intéresse beaucoup à l'histoire de Madagascar. Monsieur Rakotomisy, avec l'aide de l'Administration, m'a confié la mission de contrôler plusieurs rapports sur l'existence de « Pygmées » dans le secteur du Poste Administratif d'Ampani-

nambo, District de Nosy Varika. Monsieur Johasy, Préfet de Mananjary, Monsieur Tata Emile, Chef de Cabinet à Mananjary et Monsieur Razafimandimby, Sous-préfet à Mananjary, ainsi que le Chef de poste à Ampasinambo et plusieurs instituteurs et chefs de villages et de quartiers, m'ont aidée par tous les moyens dont ils disposaient.

Le 28 juillet 1961, j'ai quitté en jeep Mananjary, accompagnée du Député de Nosy Varika, et me suis rendue à Nosy Varika d'où je suis repartie le lendemain pour Ampasinambo, où nous sommes arrivés dans la soirée du 30. Le Chef de poste d'Ampasinambo, avisé de mon arrivée, mit un guide à ma disposition pour une tournée dans la haute vallée de la rivière Sakaleona, où, d'après les rumeurs, des « Pygmées » vivaient en forêt.

Les informations sur mon secteur de recherche étaient très imprécises, et ne donnaient aucune précision sur les villages et pistes. La distance à parcourir, jusqu'à l'extrémité de la vallée, barrée par une chute et un grand rocher était estimée à environ 35 km. Nous étions convenu que, si je ne revenais pas avant trois jours, une équipe de secours serait envoyée à ma rencontre. La contrée est montagnaise et très sauvage, sans pistes et sans ponts. Les deux premiers jours, nous avons traversé les villages d'Ambodilava, Anivorano, Antanambo et Ambodiriena, qui sont indiqués sur la carte du poste d'Ampasinambo. Je n'ai rien pu apprendre dans ces villages sur l'existence d'une population qui vivait complètement isolée dans la forêt vierge, et n'ai pas davantage pu obtenir de renseignements sur la présence éventuelle d'habitants de la haute vallée de la Sakaleone. Les habitants de ces quatre villages étaient surtout des Tanala. Le troisième jour, nous sommes arrivés dans le village d'Androbaka, où, pour la première fois, nous avons appris par le Chef de village et par d'autres personnes âgées, qu'avant 1947, il y avait des gens dans la forêt, qui menaient une existence très retirée dans des cavernes au bord de l'eau, et qui se nourrissaient des produits de cueillette et de la chasse. Leur taille variait entre 140 et 155 cm. Ils se laissaient pousser la barbe et c'est pourquoi on les considérait comme « sauvages ». D'Androbaka, nous avons continué notre route en direction de l'extrémité de la vallée, à travers la brousse, sans suivre la rivière, conduits par trois guides connaissant bien le terrain ; celui-ci est extrêmement difficile à cause des rochers escarpés et de ruisseaux à courant rapide. Nous avons traversé les villages d'Anivorano, Ambotolampy I, II et III., Ambodivona, Ambinanindrano et Marovato et nous avons aperçu de loin d'autres villages. Le village de Marovato est donc le dernier dans la haute vallée de la Sakaleona avant les grandes chutes. La population de ces villages était très craintive et prenait la fuite à notre arrivée. Pour le premier contact, les guides seuls se sont approchés pour apaiser les gens et c'est seulement après que je suis venue. J'ai donc pu constater moi-même qu'un pourcentage élevé de la population était bien proportionné, en dépit de leur petite taille. Bien entendu, il était impossi-

ble de prendre systématiquement des mesures, la population étant beaucoup trop méfiante ; mais j'ai pu discrètement mesurer quelques hommes et quelques femmes. La taille des adultes variait entre 138 et 150 cm. Tous les renseignements que j'ai pu rassembler confirment ceux que Ralph Linton avait recueillis dans cette région de 1927 à 1929, concernant deux tribus vivant dans la forêt.

J'ai publié les résultats de mes recherches dans le n° 5 du « Bulletin of the International Committee on Urgent Anthropological and Ethnological Research » (1952) — et dans « Archiv des Museums für Völkerkunde », XVI, Vienne (1961).

Rien ne prouve qu'il s'agisse de ces groupements qui sont restés dans un stade primitif, vivant uniquement de cueillette et de chasse ou même, qui sont encore à l'âge de la pierre. Il peut également s'agir simplement d'un groupement ethnique demeuré isolé. Comme on le sait, de tels groupements existent à Madagascar. Une étude approfondie était impossible, car j'étais attendue à Ampasinambo. Aussi ne suis-je restée qu'une semaine dans la haute vallée de la Sakaleona.

D'Ampasinambo, j'ai entrepris une tournée vers le Nord jusqu'au village d'Ambodimanga. Je n'ai rencontré que des Betsimisaraka et des Tanala. J'ai communiqué mes observations au chef de poste d'Ampasinambo, à messieurs Johasy et Rakotomisa, et à tous ceux qui m'ont aidée. Il ne m'était malheureusement pas possible de suivre le conseil de monsieur Rakotomisa et de me consacrer immédiatement au problème des « Vazimba », qui vivraient encore aujourd'hui dans l'ouest de Madagascar.

En août 1963, je suis revenue à Madagascar, chargée par le « Comité International pour les Recherches urgentes en Anthropologie et Ethnologie », par l'UNESCO et par l'Académie des Sciences d'Autriche d'une mission ayant pour but de rechercher des descendants des Vazimba et d'étudier, si cela est encore possible, leurs anciennes coutumes, etc. Monsieur Rakotomisa, ancien Préfet de Fianarantsoa, actuellement Commissaire Général de la Coopération, m'apprit qu'il y a encore maintenant des Vazimba dans la région d'Ankavandra, officiellement désignés comme Sakalava. Je commençai mes recherches dans le Bongolava, à partir de Tsiroanomandidy, Belobaka et Andakana, parce qu'une première enquête à partir d'Ambositra s'était révélée décevante quoique je fusse accompagnée par un étudiant malgache. Je quittai Tsiroanomandidy le 19 septembre 1963 et arrivai à Andakana, accompagnée par le Chef de village d'Andakana (canton de Belobaka), monsieur Mahatao, le 21 septembre ; monsieur Mahatao est un Bara assez âgé, qui connaît bien l'histoire des Bara, des Betsileo et des Vazimba et qui a épousé une femme Vazimba. Je restai une semaine à Andakana pour recueillir divers renseignements, ce qui fut très difficile au début. Ensuite, je traversai — toujours à pied — le Bongolava, accompagnée par l'étudiant, la première femme de

M. Mahatao, une Betsileo, et deux hommes, jusqu'à Ankarabo où nous avons rencontré par hasard le médecin d'Ankavandra et l'hôtelier de Miandrivazo qui nous ont conduits en voiture à Miandrivazo. De Miandrivazo, nous sommes retournés à Tananarive en taxi-brousse.

Le 8 octobre, j'ai quitté Tananarive — seule cette fois —, pour une deuxième tournée dans le Bongolava et arrivai à Andakana le 12 octobre. Cette fois-ci, je fus reçue amicalement et M. Mahatao me présenta à plusieurs vieillards bara et betsileo. M. Mahatao, accompagné de sa deuxième femme (vazimba) et de trois jeunes gens me conduisit sur le Bongolava jusqu'à Ankavandra, où nous arrivâmes le 18 octobre. Là, nous fûmes présentés au Chef de poste d'Ankavandra et à M. Vasily, commerçant et éleveur à Ankavandra. Monsieur le Chef de poste, très intéressé par les informations données par M. Mahatao sur les villages des Vazimba, qui ont gardé les coutumes anciennes, m'a accompagnée dans ma tournée dans ces villages, dont le centre culturel et religieux est le gros village de Bebozaka. Je trouvai là les mêmes informations sur les Vazimba que dans les Bongolava. Avec le Chef de poste, je retournai ensuite à Ankavandra, toujours à pied, mais, invitée par le Chef de village de Bebozaka, j'y revins avec deux guides pour assister à une cérémonie de funérailles. — J'ai publié dans « Anzeiger der Osterreichischen Akademie der Wissenschaften » d'avril 1965, un rapport détaillé de cette cérémonie.

Début avril 1964, juste avant mon départ pour l'Europe, j'ai fait la connaissance de monsieur Schimang, qui venait d'arriver pour faire des recherches sur les Vazimba. Pour faciliter le travail de ce confrère, je lui ai donné des informations détaillées sur mes recherches et l'emplacement des villages vazimba, tels que Bebozaka, Marearano, Tsianaloka, Andrenoboka, Benonoabé, Andrafiarotoka, où les Vazimba vivent — m'a-t-on dit — d'après les anciennes coutumes et sans se métisser. Les Vazimba d'Ankavandra par contre, d'Itondy et d'autres villages, se sont mélangés aux Sakalava, dont ils ont adopté les coutumes.

Conclusions : Je les ai déjà publiées dans « Anzeiger der Osterreichischen Akademie der Wissenschaften » en mai 1965 ; je suis d'avis que les premiers Vazimba sont venus à Madagascar à la même époque que les autres tribus, sauf les Hova. D'après les traditions bara et vazimba, ceux-ci vivaient jadis en riziculteurs sur les Hauts-Plateaux. Ils se sont repliés devant la pression hova, et une des régions de retraite pourrait se trouver dans les secteurs du Manambolo et du Bemahara, où ils vécurent d'abord dans des cavernes et des grottes. — La culture des Vazimba, comme celle des autres tribus, est d'origine indonésienne. — D'après la thèse du Professeur Heine-Geldern, de l'Université de Vienne, la première vague d'immigration serait venue des îlots de la Sonde (Flores, Timor, et Sumba), ce qui expliquerait qu'il n'y a pas

— comme dans le dialecte hova — de mots sanscrits dans le dialecte vazimba.

Les éléments « négroïdes » ne proviennent certainement pas d'Afrique, mais, comme le disait déjà Grandidier, sont plutôt « mélanoïdes », ce qui pourrait confirmer la thèse d'Heine-Geldern, d'autant plus qu'aujourd'hui encore, ces éléments « mélanoïdes » sont nombreux dans les Iles de la Sonde, et particulièrement à Timor. — Je partage l'opinion qu'il n'y avait pas à Madagascar de population autochtone « prévazimba » ou pygmoïde. Si l'on trouve à Madagascar des habitants de petite taille — je les ai vus moi-même — ce ne sont pas des « Pygmées » ou des « Négritos », comme on le croit. La petite taille et la vie « primitive » peuvent être causées par un isolement et une sous-alimentation prolongés. Les Vazimba sont certainement des Proto-Malais venus probablement à Madagascar avant Jésus-Christ.

LOTTE GERNBOCK
actuellement à Ampanihy-ouest
Province de Tuléar.
(Université de Vienne,
Institut für Völkerkunde).